

## **Henrik Ibsen** **La révolte morale**

Stéphane Lépine

---

Numéro 57, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lépine, S. (1990). Henrik Ibsen : la révolte morale. *Jeu*, (57), 41–44.

## henrik ibsen : la révolte morale

Depuis 1973, où le public montréalais avait eu l'occasion de voir *Maison de poupée*, mise en scène par Yvon Thiboutot à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, le théâtre d'Ibsen semble avoir fait relâche... Cette saison, deux de ses œuvres ont pris l'affiche : à l'automne 1990, à la Compagnie Jean-Duceppe, François Barbeau a mis en scène *l'Ennemi du peuple*, et *Peer Gynt* amorce la programmation d'hiver 1991 au Théâtre du Nouveau Monde, dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard.

La «lointaine Norvège», ce pays de pluies, de forêts et de brumes qui a vu naître Henrik Ibsen en 1828, est un pays où il semble n'y avoir de passions que par accès, de fantaisie que dans l'ivresse, et où le luthéranisme a inscrit dans les mentalités une inclination prégnante aux cas de conscience. Au moment où Ibsen élabore son œuvre, pétrie de sens moral et de non-conformisme, les bonnes gens vivent courbées sous le joug d'une église impitoyable, qui ne connaît que des fidèles soumis ou des hérétiques : au moindre signe d'indépendance, l'enfer est toujours prêt à flamber le libre penseur. Nul égard aux passions. Dans ce pays que l'on prétend si libre, la moindre liberté est scandaleuse. Il faut rougir d'être soi-même, ou le cacher. Il faut avoir honte de sentir comme l'on sent, mais bien plus de le montrer. Les hommes vertueux se font de pierre, et l'hypocrisie devient donc une forme très pure de la vertu sociale. Dans ce pays où, l'hiver, il fait nuit à quinze heures et où, dans le nord, le jour ne se lève même pas, on vit dans une ombre silencieuse où les formes furtives ont le pas des fantômes. Mais pour toutes ces raisons, le Norvégien est un être assoiffé de lumière. Et comme son pays qui, d'un seul coup, passe de l'hiver à l'été brûlant, il peut soudainement vaincre son austérité et sa froideur, et se montrer d'une ardeur brutale.

Dans ce contexte, Henrik Ibsen est l'écrivain mécréant par qui le scandale arrive. Perméable aux sentiments refoulés du peuple norvégien, à sa culture, Ibsen va tenter d'exprimer, entre autres choses, ce désir, partagé par tous, de vaincre l'obscurantisme et le fanatisme religieux. Dès lors, rien n'importe pour lui que la vérité : il invite les hommes à la franchise, dans la parole et dans l'action; il se rend peu à peu entièrement libre de Dieu, du culte et de toute église; il essaie (en vain) de dépouiller la morale. Mais jamais on ne fut plus moral contre la morale. Comme le docteur Stockmann dans *Un ennemi du peuple*, Ibsen est un idéaliste qui veut imposer une séparation entre moralité et croyance, entre religion et science, entre l'Église et l'État. Il sera donc forcément en perpétuel conflit avec tous les niveaux de la communauté.

La vie d'Ibsen est simple, sans événements marquants, et ne prête pas à l'anecdote. Une vie pareille à beaucoup d'autres, la solitude exceptée. Mêlée d'abord à la vie sociale du pays, bientôt elle n'aura plus rien de public. Jeune homme, au moment où il n'a encore jamais quitté la Norvège, Ibsen



s'essaie à la comédie et au drame historique. Le dernier en date, *les Prétendants à la couronne* (1863), est de loin le plus fort et le plus épique, mais le génie n'est pas là, pas encore, et c'est un long voyage en Italie qui favorisera la transfiguration d'Henrik Ibsen et lui permettra de rompre une fois pour toutes avec le passé de sa race et toutes les idées de son temps. À la fin des années 1860, il signe trois drames philosophiques : *Brand* (1866), où le monde chrétien fait un effort suprême et inutile pour vaincre les valeurs du siècle nouveau qui déjà s'annoncent; *Peer Gynt* (1867), une œuvre portée par la vague du romantisme national et où la «nature» norvégienne se justifie; *Empereur et Galilée* (1868-1874), où les mondes antique et chrétien en présence, tous deux vaincus, sont pressés de s'unir pour donner lieu à une société future.

Puis viennent douze drames modernes où Ibsen déclare la guerre à toutes les formes de l'institution et de l'hypocrisie sociales. Il s'engage dans la lutte plein de foi et d'enthousiasme, croyant de toutes ses forces à la vertu universelle de la liberté. Tout le mal, selon lui, est dans l'obéissance et le mensonge. Il se fait donc homme politique, dans la mesure où, pour lui, le politique est moins de l'ordre du discours qu'il n'est *attitude morale* d'un homme face au monde. Il mettra alors en scène des héros enivrés par leurs principes et qui sont sûrs d'avoir raison, parfois même jusqu'au délire. Dans *les Soutiens de la société* (1877), il s'attaque à la société au nom d'une cité idéale et s'en prend à la corruption de la classe supérieure. Suivent *les Revenants* (1881), où sont dénoncés les vieilles croyances et les préjugés, *Un ennemi du peuple* (1882), qui fustige la «maudite majorité compacte», *le Canard sauvage* (1884), où il commence à douter du bien-fondé de «l'exigence idéale», *Rosmersholm* (1886) et *le Petit Eyolf* (1894). Ardent défenseur des droits et libertés des femmes, il

«Comme le docteur Stockmann [...], Ibsen est un idéaliste qui veut imposer une séparation entre moralité et croyance, entre religion et science, entre l'Église et l'État.»  
 Sur la photo : Michel Dumont (le docteur Stockmann), Gilles Pelletier et Marc Grégoire dans *l'Ennemi du peuple*, mis en scène par François Barbeau chez Jean-Duceppe, à l'automne 1990. Photo : André Panneton.



écrit *Maison de poupée* (1879), vigoureux plaidoyer en faveur de l'émancipation féminine, *la Dame de la mer* (1888) et *Hedda Gabler* (1890).

Il a donc une jeunesse pleine d'espoir, il part en guerre contre les droits acquis et la bureaucratie, il veut conquérir le peuple avec ses idées et sa morale nouvelles. Sa défaite sera totale et ne ménagera rien, ni son orgueil, ni son idéalisme. À la fin de sa vie, amer et cynique, il doute cruellement de sa capacité à guérir le monde malade et remet même en question les remèdes qu'il n'a cessé de lui offrir par la littérature. Il continuera pourtant à produire des œuvres, nées dans la retraite, et mettra en scène son désenchantement dans trois drames qui sont autant d'amères confessions, d'auto-tragédies héroïques dans lesquelles le héros, sans accepter sa défaite, est toujours un vaincu : *Solness le constructeur* (1892), «ce rêve de la pensée enfoncée en soi-même», *Jean-Gabriel Borkmann* (1896) et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* (1899). À tel point que les œuvres de cette dernière période semblent le contre-pied des premières, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* apparaissant même comme une négation décisive à tout ce qu'il a écrit auparavant.

Curieuse ironie du destin, le talent d'Ibsen est alors reconnu par tous ceux qui l'ont vilipendé. La Norvège montre Ibsen, comme étonnée de l'avoir produit. Il est une attraction de Christiania (ancien nom d'Oslo). On va l'y voir, on le désigne aux curieux, on le nomme dans la rue ou dans le café où il lit les journaux. Il ne hait pas qu'on l'admire, mais ne peut admirer qui hier le haïssait.

Le théâtre d'Ibsen, théâtre d'idées, de morale et d'action, est aujourd'hui considéré comme l'un des plus importants de l'histoire du théâtre. Sa langue passe pour la plus belle de la littérature scandinave. Elle est forte, précise, tendue à l'excès; elle abonde en ellipses, en raccourcis rapides. Si la forme de ses pièces est souvent parfaite, si elle est brève, aiguisée et dense, c'est que nul n'a plus aimé l'ordre, hors les classiques français. Comme dans la tragédie antique, l'action du drame peut çà et là être lente, elle n'en est pas moins précipitée au moment de la crise, qui toujours est lourde d'idées. En fait, le théâtre d'Ibsen est le registre des révoltes morales. Ses dialogues sont riches en déclarations

*L'Ennemi du peuple* de Henrik Ibsen, présenté par la Compagnie Jean-Duceppe en novembre 1990. Sur la photo : Marc Grégoire, Alain Fournier, Louise Turcot, Danielle Lépine et Michel Dumont. Photo : André Panneton.



pleines de sens, déclarations qu'il n'a d'ailleurs cessé de répéter, ne craignant pas d'être monotone ou didactique. Ibsen a peu de héros, et ils sont tous parents. Ce sont deux ou trois hommes, deux ou trois femmes, à divers âges de la vie, simples et sans faste, mais bourrelés de conscience et animés d'une volonté à toute épreuve. Car chez Ibsen, la volonté est l'âme du monde. Face au conformisme des mentalités et à l'obscurantisme régnant ne reste que la force de pousser la lutte jusqu'au bout. C'est ainsi qu'Henrik Ibsen aura marqué à la fois l'histoire des formes et celle des idées.

**stéphane lépine**

**bibliographie sommaire**

BOYER, Régis [sous la direction de], «Les littératures du Nord», dans *Le Magazine littéraire*, n° 224, novembre 1985.

GRAVIER, Maurice, *Ibsen*, Paris, Seghers, coll. «Théâtre de tous les temps», n° 28, 1973, 196 p.

MARSOLAIS, Gilles [sous la direction de], *Les Cahiers de la Nouvelle Compagnie Théâtrale*, janvier 1973, vol. 7, n° 2, 28 p.

PANDOLFI, Vito, *Histoire du théâtre*, Verviers, Gérard & Co., coll. «Marabout Université», tome 4, 1968, p. 115-141.

SARRAZAC, Jean-Pierre, «L'épilogue ibsénien», dans *Théâtres intimes*, Arles, Actes Sud, Coll. «Le temps du théâtre», 1989.